



Charles Nègre, *Notre-Dame de Paris*,  
ange musicien du pignon occidental de la nef,  
vers 1853

## ANDENKEN

Je peux te voir encore : un écho,  
palpable avec des mots  
tactiles, à l'arête  
de l'adieu.

Paul CELAN, *Contrainte de lumière*

C'est le soir, il y a cette douceur dans l'air qui vient avec le soir. Les quais vides. Les toits, les murs blancs inondés de soleil encore et ce voile sur l'horizon où s'évanouit lentement le paysage. On se croirait à la campagne. N'importe où aussi bien mais loin. Dehors. Ciel et terre. C'est l'heure des adieux. Partout sur la terre, c'est le moment pour regarder les dieux nous quitter.

L'ange est ce qui reste, du ciel, après que les dieux ont disparu. Il est la face nue des mortels.

Il y a le ciel, vide, et il y a la cathédrale, l'immense corps de pierres et de prières murés ensemble dressés jusqu'au ciel. C'est là que se tient l'ange : au bord, debout sur la pointe de cette arête tout au bord où le ciel et la terre sans fin se touchent et se séparent. C'est chaque jour. Comme au soir du premier jour, la lumière se retire et tout de nouveau s'en va de nous et remeurt. Tous les morts, les aimés partis déjà, et tous ceux vivants avec nous qui passent. C'est pour eux qu'il faut l'ange : pour recueillir, dehors dans nous, l'écho de leur présence. Chaque jour, les pleurer et chaque jour saluer leur départ sans retour.

C'est l'heure où les ombres s'allongent. Regarde : à même l'image, comme si la nuit hors champ qui la hante, recouvrant peu à peu toutes choses et les dépouillant d'elles-mêmes, avait recommencé déjà de l'effacer.

Adossé à rien, les ailes brisées, l'ange de la Résurrection fait face pour nous, comme nous, à l'effacement qui vient. Ce n'est plus un messager, il ne peut plus nous sauver. Il est comme nous. Un comme nous, seul lui aussi maintenant et qui a peur de tomber. Un survivant. Ou plus nu encore, plus *commun* : ça ou celui-là, étranger dans nous et « miraculeusement et désolamment proche »<sup>1</sup> pourtant, que nous ne devenons, nous les mortels, qu'au bord extrême de nous-mêmes, de la chute ou de l'envol, dans l'abandon de la jouissance ou du mourir comme dans le premier regard échangé déjà.

Le monde, le regarder comme le seul qu'il y a. Sans salut ni sauveur. Sans image au-delà où nous voir toujours. C'est là l'au-delà c'est où tu es. Tu es là. « Tu sais, l'espace est infini./ tu sais, tu n'as pas besoin de voler./ tu sais, ce qui s'est écrit dans ton œil/ nous approfondit la profondeur. »<sup>2</sup> Tu es là et pars toujours déjà même quand tu es là et alors c'est toi l'ange et comment te garder. Je voulais te retenir avec moi dans la lumière.

(C'était notre promesse, tu te souviens : « Si tu sentais comme la plus belle image de toi s'épanouit souvent toute vivante en moi, alors tu sentirais aussi qu'elle éclipse tout, tout ce qui m'entoure, que la moindre impression ne fait qu'éveiller en moi *le grand et unique* sentiment qui *me livre entièrement à toi*. Donc, ne redoute pas ton cœur, mais crois, comme moi, que nous sommes éternellement *l'un à l'autre*, et seulement *l'un à l'autre*. »<sup>3</sup>)

*Andenken* : *an dich*, *Anne* : souvenir, c'est pour toi vois je pense à toi je pense à toi je me souviens vois tu es là tu reviens dans moi je te vois « je peux te voir encore : un écho », etc.

Et peut-être que c'est ça, le ciel qui reste : irréductible, ce « nous » ainsi un temps qui demeure. Chaque fois, qui revient avec toi de plus loin que toi, d'avant, qui revient avec la voix vide d'avant dans nous et meurt et ça recommence. Écho oui, de quel deuil au commencement quelle mêlée déjà de souffles et sons oui et mots après pour aller d'un à l'autre et c'est là de nouveau le grand unique sentiment.

1. Jean Genet, *Ce qui est resté d'un Rembrandt déchiré en petits carrés bien réguliers, et foutu aux chiottes* (Les éditions du Chemin de fer, 2013), où Genet témoigne de cette expérience qui l'a bouleversé : « Un jour, dans un wagon, en regardant le voyageur assis en face de moi j'eus la révélation que tout homme *en vaut* un autre » – ou comme il le précise plus loin, « que tout homme est tout autre homme et moi comme tous les autres ».

2. Paul Celan, « Le mot de l'aller-à-la-profondeur » [*La Rose de personne*], trad. Andréa Lauterwein, dans *Paul Celan*, Belin, 2005.

3. Suzette Gontard, « Lettre », dans Hölderlin, *Œuvres*, Gallimard, 1967.